

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	17 (1872)
Heft:	21
Artikel:	Observations sur l'ouverture de la campagne de 1870-1871 et sur les affaires de Saarbrück, Forbach-Spicheren, Wissembourg et Wörth [fin]
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-333085

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Nº 21.

Lausanne, le 9 Novembre 1872.

XVII^e Année.

SOMMAIRE. — Observations sur l'ouverture de la campagne de 1870-1871 et sur les affaires de Saarbrück, Forbach-Spicheren, Wissembourg et Wörth. (*Fin.*) — Sur l'organisation du service sanitaire. — Sur nos insignes d'officiers. — Bibliographie. L'électricité appliquée à l'art de la guerre, par D. Bayle, capitaine. — Nouvelles et chronique.

Observations sur l'ouverture de la campagne de 1870-71 et sur les affaires de Saarbrück, Forbach-Spicheren, Wissembourg et Wörth. (*Fin.*) (¹)

La bataille de Wörth donne lieu à des remarques plus précises, quoique aussi condamnées au vague en plus d'un point important non encore expliqué (²).

Le prince royal y triompha complètement des troupes françaises censées les meilleures et les mieux commandées. La victoire lui donna le terrain même de la bataille, des prisonniers et des trophées en foule, la libre possession de l'Alsace jusqu'au-delà des Vosges. C'était incontestablement un brillant début. Toutefois les Français tinrent longtemps leurs positions avec bravoure; ils firent subir de dures pertes aux vainqueurs et purent enfin opérer une retraite qui, quoique fort désordonnée, sauvait pour de prochains combats une vingtaine de mille hommes et plus de cent canons. Leur résistance fut si efficace que les Prussiens les crurent pendant et après la bataille beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient. Le premier rapport officiel allemand dit que « l'ennemi pendant toute la matinée fut renforcé de troupes fraîches arrivant par le chemin de fer, soit de détachements des corps Canrobert et de Failly, qui, à peine arrivés de Châlons, de Grenoble et d'Angoulême, étaient dirigés sur le champ de bataille. » Or nous savons qu'il y n'y eut sur le champ de bataille même aucunes troupes des corps de Failly et Canrobert, et que celles qui arrivèrent encore à Mac-Mahon dans la matinée du 6 étaient simplement le reste de la division Conseil-Duménil et de la 2^e division formant la 2^e ligne, et quelques hommes de réserve s'efforçant de rejoindre leurs corps respectifs, où ils apportèrent, à cette dernière heure, plus d'embarras que d'appui. — Les cinq divisions d'infanterie, dont trois très faibles, et les deux de cavalerie qui prirent part à la bataille ne montèrent pas au-delà de 36 à 38 mille hommes. Avec la division Guyot de Lespart, arrivée le soir à Niederbron pour concourir à la retraite, l'effectif total aux ordres de Mac-Mahon ne put dépasser 45 mille hommes.

L'armée du prince royal comptait deux corps d'armée bavarois, deux corps prussiens, le corps combiné Werder, plus une division de

(¹) Extrait du récent volume du colonel Lecomte, chapitre VIII. (Voir aux annonces.)

(²) Rappelons qu'au moment où nous révisons l'épreuve de ces lignes, il n'a encore été publié sur les opérations du 1^{er} corps aucun opuscule semblable à ceux qu'on a sur la plupart des autres corps d'armée.

cavalerie avec les réserves, soit un total de 160 à 170 mille hommes. En retranchant du chiffre bas environ 20 mille hommes pour les troupes de Werder, de la division de cavalerie, etc., non entrées en ligne, comme d'autre part la division Guyot, il reste la proportion de 140 mille Allemands contre 37 mille Français, les premiers avec une proportion plus élevée encore d'artillerie.

Une telle supériorité de forces devait amener le résultat produit, dès que Mac-Mahon commettait la faute de se laisser entraîner à la bataille. On a même lieu d'être étonné que ce résultat n'ait pas été plus favorable aux vainqueurs. Bien conduits comme ils l'étaient par l'état-major du prince royal, ces cinq corps d'armée auraient dû, d'après la première et bonne impulsion qui leur fut donnée, arriver à enserrer et à capturer toute l'armée française. Cela tint du reste à peu de choses et ne dépendit pas du commandement en chef qui avait donné d'excellents ordres à cet effet. Mais ils ne furent point aussi bien exécutés que conçus.

Sur tout le front il y eut, pendant les premières heures de la matinée, un peu d'incohérence, résultat naturel de l'improvisation de la bataille.

En outre à la droite les Bavarois, qui avaient agi plus vigoureusement, le matin, que ce n'était nécessaire, firent le contraire l'après-midi. Les rapports prussiens n'en parlent presque pas, et peut-être n'avaient-ils pas grand'chose à en dire. En fait le II^e corps bavarois, et plus tard le I^{er} le renforçant, ne furent engagés que contre la seule division Ducrot, plus trois à quatre bataillons des 2^e et 3^e divisions. On ne comprend donc pas que les deux corps bavarois, d'un total d'environ 60 mille hommes, n'aient pas pu entamer plus sérieusement ou tourner plus complètement la division Ducrot, et lui aient même permis de se replier en partie sur Jægerthal et en partie de couvrir la retraite sur Reichshofen. Sans perdre sa jonction avec le reste de l'armée, l'aile droite bavaroise, soit une division au moins, pouvait arriver par Neuwiller sur Reichshofen, où elle aurait obtenu des succès considérables.

Il est probable que c'est pour marcher plus directement au canon, que les divisions bavaroises appuyèrent toutes trop à gauche ; elles s'embarrassèrent dans des terrains très montueux de bois et de vignes, et manquèrent ainsi leur rôle important d'aile tournante.

Au centre les deux corps prussiens, après les affaires un peu décousses du matin, remplirent on ne peut mieux leur mission, qui du reste était plus simple quoique plus rude que celle des ailes. Toute cette portion du champ de bataille put être vue et dirigée par le prince royal.

La gauche eut la même fatalité que la droite. Le corps combiné de Werder et particulièrement la division würtembergeoise Obernitz devait tourner la droite française par Eberbach sur Reichshofen. Mais la tête de cette division se laissa peu à peu entraîner au combat sur sa droite vers Elsashausen ; elle y combattit bravement, ainsi qu'à Frœschwiller, où son renfort n'était pas indispensable, au lieu de marcher sur Reichshofen, où, avec le concours bavarois de l'extrême droite,

peut-être sans ce concours, elle eût fermé la nasse sur les débris de Mac-Mahon.

La maxime de marcher au canon, bonne en principe, surtout à une certaine distance, n'est plus toujours juste sur le champ de bataille même. Ici les ailes allemandes devaient marcher derrière le canon pour arriver en temps utile. Elles n'avaient d'ailleurs qu'à suivre leurs ordres sans s'occuper autant de cette canonnade. La brigade württembergeoise Starkloff en fut empêchée, dit le rapport prussien, par les difficultés du terrain. La justification paraît plus courtoise que fondée. Le terrain de Morsbronn-Eberbach-Reichshofen n'offrait pas plus de difficultés que celui d'Elsashausen-Fröschwiller ; au contraire (¹).

Le mal vint sans doute, comme souvent en pareil cas, de ce que la tête de colonne württembergeoise, manquant d'ordres précis et immédiats, fit fausse route vers le combat et qu'elle y entraîna le reste. Quand on se reconnut c'était trop tard pour rentrer dans la direction abandonnée. — A qui en revient la responsabilité ? On n'oseraît le dire en l'absence de renseignements plus circonstanciés. Peut-être au général Starkloff ; peut être au général Scheler ; peut-être, et plus probablement au général Obernitz, qui aurait dû, dans ce moment décisif, marcher à la tête de ses colonnes tandis qu'il se trouvait en arrière, dit une relation de Stuttgart (²), à attendre le reste de ses troupes auprès du général Werder, sur les hauteurs de Gunstett, d'où l'on avait un magnifique panorama de la bataille.

Quoiqu'il en soit, la division württembergeoise, à qui incombait un rôle important, le plus brillant de la journée, n'en joua qu'un secondaire, quoique encore fort honorable. Point n'était besoin pour cela de la faire commander par un général prussien.

Il n'y a rien à reprocher au général Werder sur l'inaction de la division badoise, puisqu'il reçut l'ordre supérieur de la garder en réserve à Sourbourg. Toutefois il semble que dans l'après-midi elle aurait dû être avancée, quoique toujours en réserve, et de manière à ce que tout le reste du corps d'armée pût agir en ligne, tandis que les brigades Scheler et Starkloff y figurèrent seules. Le reste de la cavalerie, le gros de l'artillerie, les brigades Hugel et Reitzenstein ne sont mentionnées dans aucun combat. Que firent-ils ?...

La division de cavalerie de réserve fut laissée tranquillement inutile à Schönenbourg, on ne sait pourquoi, oubliée peut-être. Plus près de l'action, elle eût pu être avantageusement employée à la poursuite. On avait remplacé, dans cette campagne, les grands corps de cavalerie de 1866 par de simples divisions, afin de rendre cette arme plus mobile. Cette réforme ne se sentit guère à la bataille de Wörth.

Enfin un amateur de grande tactique et des traditions de Frédéric-le-Grand eût désiré, au lieu d'une simple affaire de front avec aide d'ailes tournantes, un mouvement en masses par la droite. Le prince

(¹) C'est au moins ce qui nous a paru d'après une exploration, rapide, il est vrai, que nous avons dû faire du champ de bataille pour nous rendre compte de ces curieux mouvements des ailes.

(²) Die Wurttemberger in dem Feldzug gegen die Franzosen. 1870. Stuttgart. Verlag der Königl. Hofbuchhandlung von Julius Weise, broch. in-18. Voir page 15.

royal ayant déjà sur cette aile droite les deux corps bavarois et à proximité le V^e corps prussien, cette manœuvre, derrière un rideau convenable sur la Sauer, était à la fois la plus simple, la plus prompte, la plus sûre, la moins meurtrière et la plus profitable. Mais c'était une manœuvre ! On trouva plus commode de se laisser aller droit devant soi ; l'effort de cerveau était moindre, celui des troupes quadruplé. Avec le mouvement par la droite l'action décisive se fût sans doute livrée sur la ligne Fröschwiller-Reischshofen, où les résultats tactiques et stratégiques devaient être foudroyants, en tout cas plus considérables que ceux obtenus successivement et péniblement à Wörth, Elsashausen et Fröschwiller.

Tout cela dit, les Allemands n'en avaient pas moins une belle victoire, et ils la méritaient mieux, à la valeur comparative des opérations, que leurs adversaires.

Mac-Mahon, en effet, prête bien davantage à la critique. Pendant les jours précieux qui précédèrent la bataille, il manqua d'énergie pour accélérer ses préparatifs et pour opérer la concentration dont il sentait pourtant la nécessité. Ce ne sont pas des prières ou des invitations élastiques qu'il devait adresser aux chefs des 5^e et 7^e corps d'armée, mais, aussitôt qu'il en eut la compétence, l'ordre catégorique de le rejoindre avec tout leur monde. Donné à temps, et même encore le 5 au matin, un tel ordre lui eût procuré, le 6, huit à neuf divisions, peut-être dix, au lieu des cinq seulement dont il disposa.

A part cette nonchalance de préparation, le projet d'offensive de l'honorable maréchal, pour autant qu'on le connaît par ce qu'en a révélé le général de Failly, avait un vrai mérite. C'eût été un effort combiné sur la droite de la III^e armée allemande. Cela rappelle un peu l'opération de Magenta. Cette fois Mac-Mahon avec les 1^{er} et 7^e corps aurait, sur le front principal, joué le rôle de l'empereur Napoléon III avec les grenadiers de la garde et Canrobert à Ponte-di-Magenta, tandis que de Failly, en tombant sur la droite des Allemands avec son 5^e corps, aurait à peu près reproduit le mouvement décisif de Mac-Mahon et du roi Victor-Emmanuel, en 1859, sur Magenta par Turbigo et Buffalora. Rien de mieux assurément si ce projet avait pu se dérouler à l'aise. On a vu comment il avorta par l'initiative accidentelle de la III^e armée allemande.

L'action commencée, l'infortuné maréchal eut le tort grave d'en mal juger, de voir, semble-t-il, ce qui bouillonnait dans son cerveau plutôt que ce qui se passait sur le terrain. Un esprit moins préoccupé aurait dû reconnaître, au plus tard dès 9 heures du matin, qu'une vraie bataille s'engageait ; s'il eût immédiatement avisé, il eût au moins évité le désastre.

Diverses résolutions s'offraient. Peut-être les mesures projetées pour le lendemain, et que nous ne connaissons encore que vaguement, auraient-elles pu être appliquées de suite par anticipation d'une vingtaine d'heures ; peut-être pouvait-on se mettre en pure et forte défensive, par la rupture des ponts, par l'établissement de quelques ouvrages et retranchements ; ou bien se replier sur Bitche sans combattre ; ou d'abord attaquer pour dérouter l'ennemi et ne se replier qu'ensuite.

Mais pour tout cela il aurait fallu en premier lieu sentir, depuis au moins deux jours, l'imminence de la bataille (¹) ; bien au contraire, le maréchal ne crut à la possibilité de celle qui s'engageait sous ses yeux que quand la réalité l'écrasait déjà, c'est-à-dire vers midi. Même dans son rapport officiel sur la journée il dit encore n'avoir eu affaire sur sa gauche et sur son centre qu'à des *démonstrations* — non plus d'avant-postes seulement, il est vrai — mais aux fins d'écraser sa droite ; tandis qu'en fait il eut sur tout son front des masses également fortes, et relativement moins fortes à sa droite. Cette droite n'eut contre elle qu'une division et demie, Gersdorf et 1/2 Obernitz ; le centre et la gauche français combattirent contre sept divisions, soit les trois prussiennes Schachtmeyer, Schmidt et Sandart, et les quatre bavaroises.

Ainsi l'action s'engagea sans aucune vue du maréchal pour la diriger dans un sens ou dans un autre. Une fois engagée elle flotta au petit bonheur.

Heureusement l'ordre de bataille était correct et bien entendu, sauf en ce qui concerne la cavalerie qui, avant l'action, aurait dû être en majeure partie sur le front et non en arrière. Les positions étaient favorables, les troupes braves, intelligentes, joyeuses. L'ennemi se présentant, fusils et canons partirent presque tout seuls et par leur initiative firent merveille pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que l'offensive allemande eût prononcé son écrasante convergence. Alors la lutte, prolongée mais non modifiée par l'arrivée en première ligne des corps de la seconde, se changea en retraite et la retraite en débâcle, comme l'expectative s'était changée en bataille, par le seul fait de l'ennemi. Des régiments qui tinrent vaillamment en première ligne toute la journée n'y regurent aucun ordre ni pour le combat ni pour la retraite. Canonnés de plus en plus vigoureusement, puis attaqués sur le terrain où ils se trouvaient depuis le 4 au soir ou depuis la veille, ils s'y défendirent de leur mieux et s'en tirèrent comme ils purent, pour faire comme leurs voisins, qui faisaient comme eux. Evidemment ce n'était pas dans de telles conditions que les Français pouvaient compenser leur infériorité numérique contre un ennemi conduit en somme fort méthodiquement, marchant bravement tout en livrant peu au hasard. Même le plus grand capitaine, resté passif comme Mac-Mahon toute la matinée, n'aurait plus pu espérer, dans l'après-midi, un autre sort que le sien. Un Napoléon — premier s'entend — eût essayé sans doute, dès 8 ou 9 heures du matin, d'écraser la droite allemande, et, content de ce laurier, il eût pris, devant les forces supérieures qui se seraient déployées plus tard, une position de retraite dans la direction de Bitche, qui devait être déjà étudiée en vue du projet du lendemain. Mais à midi, au moment où Mac-Mahon crut enfin à autre chose qu'à des *démonstrations*, aucun autre parti ne lui restait que de se replier sur Reichshofen, en se couvrant d'une petite et solide arrière-garde et de quelques canons à sacrifier dans Elsashausen et Frœschwiller. Les Allemands

(¹) Le génie, par exemple, n'avait pas encore ses outils, et c'est à peine si quelques légers parapets purent être construits pour masquer les mitrailleuses. On ne put pas même établir les tranchées-abris devenues réglementaires.

y eussent été pour leurs frais de convergence; le ralentissement de leur marche offensive eût permis de leur opposer bientôt des forces plus considérables et intactes au passage des Vosges.

Une question intéressante et délicate se pose à l'égard du 5^e corps. Aurait-il dû et pu prendre part à la bataille du 6?... La presse a déjà traité ce thème avec passion, avec autant d'amertume que jadis le débat analogue entre Niel et Canrobert à propos de Solferino, ou celui de Grouchy manquant à Waterloo.

Tant que des renseignements plus détaillés n'auront pas été fournis par Mac-Mahon d'un côté et par de Failly de l'autre, qui paraissent plutôt enclins à se ménager réciproquement dans la circonstance, avec quelques compléments du major-général Lebœuf, il est difficile de trancher tout le procès. Ce qu'on connaît jusqu'à présent semble pencher décidément, sur les points principaux, contre le général de Failly, sans d'ailleurs porter la moindre atteinte à son honorabilité.

D'après la brochure un peu trop concise de cet officier général, sa conduite serait irréprochable puisque le dernier ordre qu'il aurait reçu du maréchal était d'envoyer une division à Philippsbourg, en tenant les autres prêtes à marcher, et que cet ordre fut ponctuellement exécuté, même plus, la division Guyot de Lespart étant allée jusqu'à Niederbronn, où elle se battit.

Mais il y a lieu de distinguer ici les dates et d'observer que ce dernier ordre, d'après les propres déclarations du général de Failly (¹), lui arriva seulement à 2 heures après midi. A quoi s'occupa-t-il jusqu'à là? Il entendit, déclare-t-il même page 12, la canonnade vers 6 heures du matin. Que fit-il de 6 heures à 2 heures?

Il fit aussitôt, dit-il, hâter la marche de la division Lespart vers Reichshofen. Fort bien. Mais pourquoi cette excellente inspiration se borna-t-elle à faire agir une seule division sur trois? Pourquoi ne suivit-il pas immédiatement Lespart avec tout le reste du corps d'armée? Non-seulement il le pouvait, mais il le devait. Jusqu'à deux heures après midi ses derniers ordres reçus étaient ceux du 5 au soir dans lesquels le maréchal l'invitait à « le rejoindre aussitôt que possible » et ajoutait: il « est indispensable que nous réglions nos opérations. » La canonnade du 6 au matin corroborait pleinement ces ordres. Pourquoi tarder à les exécuter?

Le général de Failly cherche à se justifier en disant qu'à la réception de la dépêche Moll, qui modifiait l'ordre de rejoindre, il n'arrêta pas, *vu les circonstances*, la marche de la division de Lespart. Ainsi le général de Failly prenait parfois conseil des circonstances plutôt que de suivre la lettre stricte de ses ordres. Comment, encore une fois, les circonstances ne lui dictèrent-elles pas un effort de plus? Comment entr'autres la dépêche Moll put-elle le tranquilliser au lieu de l'exciter à rattrapper énergiquement la matinée si mal employée? Cette dépêche partit, dit-il, à 5 1/2 heures du matin (²). Elle était donc pour lui antérieure à la canonnade, entendue dès 6 heures; elle se rapportait en outre à un projet pour le lendemain seulement. Donc

(¹) Brochure citée, page 12.

(²) Cette dépêche put être datée de 5 1/2 heures, mais on a vu qu'elle ne partit que 3 à 4 heures plus tard.

elle n'avait, depuis la canonnade, presque plus de sens comme ordre précis. En revanche elle gardait une haute importance comme indication générale. Elle donnait la clef de ce qui survenait à Wœrth ; elle expliquait évidemment que le maréchal se voyait devancé dans ses projets, qu'il lui fallait le renfort du 5^e corps non le 7, mais le 6, mais tout de suite. On ajoute que de vives instances dans ce sens furent faites par le commandant Moll, qui avait pu apprendre en route ce qui se passait sur la Sauer. Ce fut en vain ; il n'obtint que la continuation de la marche de la division Lespart. Si donc le général de Failly était reprehensible, déjà le matin, de ne pas acheminer le gros de son corps vers Mac-Mahon, il le fut plus encore dans l'après-midi, après réception de la dépêche Moll. Il le resta toute la journée.

Il essaie encore de se justifier en disant que si le principe de marcher au canon est vrai lorsque plusieurs corps d'armée cherchant l'ennemi sont privés entr'eux de communications, il ne l'est plus lorsqu'un corps est chargé de la défense d'un point déterminé.... et est en communication directe avec le quartier-général (¹) ; il ajoute que jusqu'à 5 heures du soir il ne cessa d'être en relation télégraphique avec le maréchal Mac-Mahon et le général de Lespart, et qu'aucun ordre ne lui fut envoyé.

Le principe de marcher au canon et l'exception que le général de Failly en pose seraient susceptibles d'une discussion théorique prolongée, dans laquelle les cas si souvent cités de Ney à Bautzen et de Grouchy à Gembloux joueraient un certain rôle. Nous ne pouvons entreprendre ici une telle tâche. — On peut dire en revanche que l'application de ce principe que le général de Failly fait à sa situation ne paraît point juste. Si le 5^e corps dans l'origine avait à défendre un point déterminé, ce que nous ignorons, cette mission ne lui incombaît plus depuis qu'il était aux ordres de Mac-Mahon. Et si le général de Failly ne reçut aucun ordre le 6 jusqu'à cinq heures du soir (sauf la dépêche Moll à 2 heures) de rejoindre le 1^{er} corps, les ordres de Mac-Mahon du cinq au soir étaient les derniers et gardaient toute leur valeur. Il devait donc les exécuter et rejoindre le 1^{er} corps.

Enfin s'il était indécis sur ce point depuis la canonnade du 6 au matin, il devait demander ou de nouveaux ordres, ou la confirmation des anciens, ou des renseignements sur cette canonnade terrible, dont l'issue ne pouvait point être indifférente à son propre corps d'armée. Ces demandes furent-elles faites ? On l'ignore. Nous le souhaitons pour le général de Failly. Elles lui étaient d'autant plus faciles qu'il nous apprend lui-même, page 14 de sa brochure, qu'il ne cessa d'être en relations télégraphiques avec Mac-Mahon et avec de Lespart. De quoi put bien parler ce télégraphe, sinon de la bataille en cours et des changements qu'elle apporterait soit à la situation présente soit au projet du lendemain ?

Au lieu de prendre tant de peine à justifier sa malencontreuse inaction, le général de Failly eût mieux fait de confesser franchement, à l'exemple du maréchal Mac-Mahon, qu'il fut tout d'abord victime de la dissémination originelle, puis dupe des démonstrations et des es-

(¹) Broch. citée, page 14.

carmouches qui se produisirent autour de lui le 5 et le 6. Dans le doute il ne sut que s'immobiliser. Là, croyons-nous, fut tout son tort, qui n'est pas d'une nature inavouable et que n'eussent pas mieux évité beaucoup d'autres excellents divisionnaires subitement appelés à la tête d'un corps d'armée à peu près indépendant.

Quant à croire que de Failly mit à son inaction du mauvais vouloir et des intentions de désobéissance, rien n'autorise une semblable supposition, ni les faits de la journée, ni la longue et honorable carrière du général, homme du devoir avant tout, mais pas toujours prompt à en bien saisir les diverses applications.

Néanmoins le commandant du 5^e corps fut violemment attaqué par la presse. On lui fit payer cher ses fonctions agréables d'aide-de-camp de l'empereur et ses lauriers faciles de Mentana. A ces deux titres, à tort ou à droit, il représentait une politique fort décriée en France et qu'on attaqua sur son dos.

On voudra bien croire que ce courant-là n'a point influencé nos jugements. Sans avoir jamais admiré la transformation de l'armée française en gendarmerie pontificale, nous n'y saurions voir de griefs spéciaux contre le général de Failly, qui ne fit que remplir consciencieusement sa tâche en bon et heureux soldat. Ce n'est pas sa faute si elle contrecarra les vives espérances d'un puissant parti et de toute une nation ; pas davantage si sa phrase célèbre sur les merveilles du chassepot fut maladroitement publiée et habilement exploitée. Elle n'était qu'une parfaite vérité exprimée dans un langage franc et militaire. On conviendra que la première application en campagne du nouveau fusil était un incident assez marquant pour mériter une mention au rapport officiel.

Il ne faut pas trop éplucher les naïvetés de ce genre. Il en pousse sur toutes les victoires, et celle-ci même nous retiendrait encore pour relever, dans le rapport prussien, la description du grandiose spectacle qu'offrait l'incendie des métairies de Woerth, contemplé de la colline des peupliers ! Comme on eut le bon goût de supprimer ce passage dans un second rapport, édition perfectionnée du premier, il n'y a pas lieu d'en tirer un réquisitoire contre les sentiments paternels du prince royal à l'endroit de ses nouveaux sujets les métayers de Woerth.

De même les « merveilles de Mentana » n'avaient rien à faire, et ne nous ont pas touchés, dans l'appréciation de la conduite du général de Failly le 6 août.

Resterait à savoir si la participation du 5^e corps français à la bataille en eût sensiblement changé l'issue. Les hypothèses abondent comme dans tout travail d'imagination. La relation du *Spectateur militaire*, citée plus haut, pense que le 5^e corps « n'aurait modifié les conséquences de la bataille de Woerth que pour les agraver. » L'affirmation est un peu absolue et en tout cas trop sombre. L'entrée en ligne du 5^e corps, le 6 après midi, eût difficilement changé la défaite de Mac-Mahon en victoire ; mais que ce renfort eût été inutile et même funeste cela est inadmissible. De braves soldats, bien conduits, peuvent toujours disputer la fortune plus ou moins longtemps et vendre cher leur terrain. Mac-Mahon, avec ses cinq divisions, put entrevoir

un moment quelques perspectives de succès relatif; elles se furent certainement accrues avec trois ou quatre divisions de plus, à la seule condition normale d'être prêt aussi à la retraite sans se laisser trop entamer.

Si l'on note que les masses allemandes se trouvèrent trop fatiguées l'après-midi pour suivre, au-delà de Frœschwiller, les débris de Mac-Mahon; que leurs réserves étaient surtout à l'aile gauche, vers Sourbourg et Schœnenbourg, et qu'ordinairement les Prussiens s'entendent moins à improviser une opération qu'à la bien préparer et à la développer suivant le plan étudié, on peut croire que de Failly, en tombant soudainement sur la droite allemande, y eût jeté un trouble efficace, et au moins imposé de fortes pertes aux Bavarois, qui luttaient péniblement contre la seule division Ducrot. Toutefois, nous le répétons, on entre ici sur un terrain de pures hypothèses, où la poésie peut se donner carrière, mais où la réserve dans les jugements semble préférable. Si toute bataille engagée a ses chances, à bien plus forte raison une bataille qui n'a pu recevoir même un commencement d'exécution.

SUR L'ORGANISATION DU SERVICE SANITAIRE.

Les n°s 11 (15 juin), 12 et 14 de votre Revue ont reproduit in-extenso le projet de réorganisation du service sanitaire dans l'armée fédérale, et, malgré les sollicitations du médecin en chef, très peu d'observations et de desiderata ont été exprimés par la presse, par celle de la Suisse romande du moins; à part une observation fort juste de votre honorable rédaction, relative à un rapport journalier, et le rapport présenté au Département militaire vaudois par le médecin principal au nom des deux conférences auxquelles il avait invité les médecins militaires vaudois, je ne connais aucun article ayant paru dans notre presse traitant réellement ce sujet.

La presse médicale de la Suisse allemande a été plus active, mais elle se plaint de l'absence de marques d'intérêt de la part des officiers: « comme si le service de santé ne regardait nullement les officiers! » s'écrie le vétéran des médecins de division, M. le colonel Erismann, dans un article du *Correspondenz-Blatt für schweiz. Aerzte* (n° 17, 1^{er} sept.)

A ce silence de la part des officiers et de la troupe a succédé tout dernièrement l'apparition de la brochure de M. le colonel Rothpletz.

Ce travail fait preuve non seulement d'une parfaite connaissance de la nature du service sanitaire en campagne, des importantes et rapides fluctuations de ses exigences, mais aussi des moyens à conseiller pour y satisfaire dans la limite du possible, et ses propositions de réorganisation du service sanitaire en Suisse, quoique partant des mêmes points de vue, s'écartent encore plus de l'état actuel que celles de la conférence des médecins de division; il va beaucoup plus loin.

On ne saurait être en désaccord avec l'auteur sur les principes mais seulement sur des points de détail.

Lui aussi veut l'augmentation notable du nombre des infirmiers et l'introduction de brancardiers ou porteurs de blessés; mais au lieu de les répartir, tant à l'ambulance, tant à l'hôpital mobile, il les réunit, les infirmiers en compagnie de 40 hommes, les porteurs en compagnie de 70, auprès du médecin de division.

Conséquemment à la conclusion II: « l'organisation sanitaire doit posséder une grande flexibilité qui n'en détruisse pas l'unité. » Il dit à conclusion III: « l'organisation sanitaire doit être en état de pourvoir de personnel sanitaire de corps *tous les corps engagés au combat.* (Page 10.)